

A dark, industrial interior, possibly a factory or warehouse, with a large window and a staircase. The scene is dimly lit, with light coming from the window and some overhead fixtures. The overall atmosphere is gritty and mysterious.

MATHIEU FORTIN

L'ombre du rôdeur

FRISSONS^{MD}

DE POCHE

MATHIEU FORTIN

L'ombre du rôdeur

*À ma sœur Marie-Claude,
Grande lectrice des Frissons
M.F.*





1

Un mystérieux écrou

Je me réveille en sursaut quand mon cadran sonne.

J'ai mal dormi. Mes rêves étaient peuplés de cauchemars remplis d'images floues et angoissantes. Je me regarde dans le miroir : mes yeux sont cernés, mon teint est terne.

Je me rends à la douche d'un pas lourd. L'eau chaude me fait du bien, et je somnole quelques instants. Cette journée ne sera pas facile !

Après m'être habillée, je me dirige vers la cuisine où mon frère feuillette une bande dessinée en mangeant des céréales. Je me verse un bol de flocons d'avoine en espérant que ma première cuillerée achève de me réveiller.

– Tu as bien dormi, ma chérie ? me demande ma mère, qui boit son café, appuyée au comptoir.

– Bof, encore des cauchemars.

– Tu regardes trop de films de peur avec les voisines.

– C'est de la recherche, maman. On s'en sert pour réaliser des vidéos pour notre chaîne sur Internet.

– Peut-être, mais en attendant, tu es en secondaire 3. Tu as besoin de te concentrer à l'école. Si tu dors mal, tes notes vont en souffrir, tu comprends ?

– Oui, ça va.

– Ou tu vas faire comme moi et perdre les clés de la maison.

– Ça, c'est pas la fatigue, maman, dit Alexis. C'est ta distraction habituelle.

– Très drôle, jeune homme, rigole ma mère. Et Alice, n'oublie pas de te rendre à la résidence après les cours.

Sa réplique me secoue, et je soupire.

Je n'ai pas envie d'aller voir mon grand-père aujourd'hui. Je sais que c'est mon soir, comme tous les jeudis. Je ne comprends même pas pourquoi elle me le répète chaque semaine.

Cette routine est la même depuis que je suis toute petite. Au moins, à 14 ans, je m’y rends toute seule, sans que mes parents aient besoin de m’y déposer.

– Tu manques d’enthousiasme, Alice. Je pensais que tu appréciais Anatole.

– C’est vrai, mais ce n’est pas très intéressant de passer du temps dans une résidence de personnes âgées.

– Tu aimerais mieux faire quoi ?

– Travailler sur ma chaîne vidéo avec Rose et Charlotte.

Ma mère hausse les épaules :

– Ton grand-père vaut bien une heure ou deux de ton temps chaque semaine.

– C’est correct, maman, je vais y aller.

Je termine mon déjeuner en vitesse, parce que c’est l’heure de partir pour la polyvalente. Alexis, lui, va toujours à l’école primaire. J’enfile mon manteau, j’attrape mon sac à dos et je me penche pour mettre mes souliers.

Par terre, près de la porte, il y a un écrou gris de forme hexagonale. Je le prends entre mon pouce et mon index.

Dès que j'y touche, je ressens une décharge électrique dans mes doigts. Je l'échappe, et l'objet tinte en frappant la céramique du plancher. Il roule dans la penderie du vestibule, sous la tablette à chaussures, hors de ma portée.

– Ça va, Alice ? demande ma mère.

– Oui, c'est juste un écrou qui est tombé par terre. Il doit provenir de la porte de la garde-robe d'entrée.

– Je m'en occupe, je vais laisser une note à ton père pour lui dire de regarder ça. Passez une bonne journée, mes chéris !



2

Un inquiétant rôdeur

Je sors de la maison, Alexis sur les talons. Il fait froid ce matin, et le vent a dépouillé les arbres durant la nuit. Les feuilles mortes craquent sous mes pas.

Nous nous séparons de l'autre côté de la rue. Alexis se rend à l'arrêt d'autobus sur le terrain de monsieur Vermillon, à droite. Je rejoins Rose et Charlotte, nos deux voisines jumelles, en me dirigeant à gauche.

Les filles m'attendent près des boîtes postales, avec une dizaine d'autres élèves de la poly. Elles ont l'air épuisées. Ma mère a raison lorsqu'elle affirme que regarder des films d'horreur en soirée n'est pas une bonne idée. Mais il faudrait modifier notre

planification de vidéos à tourner pour notre chaîne si nous changeons le concept...

– Vous avez l’air vraiment fatiguées, les filles.

– J’ai peu dormi, répond Rose.

– Moi aussi, renchérit Charlotte.

– Pour vrai ? Moi, j’ai fait des cauchemars.

– Au moins, quand tu fais des cauchemars, tu dors. Ce n’est pas ça qui nous a gardées réveillées, rétorque Rose. On a entendu des bruits, dehors...

– J’ai même aperçu du mouvement entre nos deux maisons, ajoute Charlotte. Comme une ombre. Tu l’as vue, toi ?

– Non. Ma fenêtre est pourtant de ce côté. Mon frère non plus, parce qu’il en aurait parlé ce matin.

– On a pensé que c’était un animal, continue Rose, mais la forme se déplaçait debout... On a vu la silhouette s’approcher des fenêtres et on aurait dit qu’elle fouinait.

Un frisson me parcourt l’échine.

À Saint-Isidore-sur-le-Lac, il y a des bêtes sauvages qui rôdent régulièrement. C’est normal, avec la campagne et les forêts avoisinantes. Toutefois, des animaux qui marchent sur leurs pattes arrière, c’est plus rare.

– Vous l’avez dit à vos parents ?

– Mon père, ce matin, a affirmé que c’était peut-être un ours. Il y a eu des signalements dans une des érablières. Il a ajouté que des vols s’étaient produits dans des chalets autour du lac Pénabiko. Les cambrioleurs ont peut-être commencé à faire du repérage en ville...

– Ce n’est pas très rassurant. Que ce soit un ours ou un voleur, ça reste une mauvaise nouvelle.

L’autobus arrive. Les jumelles s’assoient ensemble, et je prends place derrière elles.

Je regarde nos résidences quand le véhicule repart. J’ai l’impression de voir une silhouette émerger de l’ombre entre les deux bâtisses.

Je me tourne vers Rose et Charlotte pour leur dire :

– Regardez, il y a quelqu’un là-bas !

Quand nous nous retournons, il n’y a personne. Les filles éclatent de rire en me disant que c’est une bonne blague. Je ne ris pas. Il y avait vraiment une silhouette cachée près de la maison.



3

La rumeur

Mon premier cours de la journée est interminable. Je gribouille dans mon cahier de notes, distraitement, pour éviter de m'endormir en entendant la voix monocorde de mon enseignante.

La prof donne une consigne que j'écoute à peine. J'imité les autres élèves en ouvrant mon livre de cours. Je regarde au tableau pour savoir à quelle page me diriger, mais je suis incapable de me concentrer.

La cloche sonne enfin. Je me retrouve dans le couloir avec Rose. Charlotte nous rejoint pour la pause. Elle est bien excitée en arrivant :

– Vous avez entendu la rumeur ? Nous ne sommes pas les seules à l'avoir vu.

– Qui ça ?

– Le rôdeur ! Les filles de mon cours de maths ont toutes aperçu quelqu'un qui se promenait dehors. Elles ont dit que la silhouette fouinait aux fenêtres ! Pas de doute, ce n'est pas un animal sauvage, c'est une personne !

Je frissonne. Si plusieurs élèves l'ont vu, c'est réel.

– Elles avaient une description plus précise ?

– Non, pas vraiment, dit Charlotte. Thalie affirme qu'elle a entendu un son aigu, comme des morceaux de métal qu'on frappe.

– Quelqu'un en a parlé à la police ?

– Alice, arrête de t'inquiéter. Des gens ont sûrement paniqué, mais avoue que pour l'instant, c'est excitant. Pour une fois, il va se passer quelque chose de spécial dans notre petite ville !

– Je ne suis pas d'accord avec toi. Un rôdeur, ce n'est pas drôle, c'est dangereux.

– Peureuse ! Tu t'en fais pour rien, se moque Charlotte.

– Ma sœur a raison. Tu devrais être contente. Ça ressemble presque à un début de film d'horreur comme tu les aimes.

– C’est facile pour vous de ne pas avoir peur, vous êtes deux ! S’il y a du danger, vous pouvez compter l’une sur l’autre.

– Toi, au pire, tu as ton frère, lance Rose.

– Alexis ne serait pas capable de me défendre contre un bandit. Il n’est pas assez courageux.

– On va souhaiter que ce ne soit pas chez vous que se produise le vol ! dit Charlotte.

En nous rendant à nos casiers pour changer nos livres, j’entends des élèves qui parlent du maraudeur. Certains donnent des détails sur la longueur de ses cheveux ou même la couleur de ses yeux. Il y a tant d’éléments différents que ça me dépasse.

Je ne peux m’empêcher d’avoir peur. Après tout, j’ai bien aperçu une silhouette, ce matin.

Je ne suis pas certaine que je dormirai davantage la nuit prochaine. Et ce ne sera pas à cause d’un film d’horreur.



4

Un étrange écrou

La cloche sonne la fin de la matinée de cours. Je suis bien contente d'aller manger. Rose et Charlotte partent de leur côté vers la cafétéria, tandis que je rejoins ma cousine Cassandra. Elle m'attend bien sagement sur le pas de la porte de sa classe.

– Alice!

– Salut, Cass!

– T'as vu? J'ai des nouveaux souliers.

– Avec des arcs-en-ciel?

Elle me fait un grand sourire en tournant sa cheville pour que j'admire le dessin sur sa chaussure.

– On va voir la partie de basket en dînant? me demande Cass. Rose m'a dit qu'elle jouerait.

Je confirme son intuition d'un signe de tête. Rose et Charlotte aiment bien Cassandra. Elles m'aident à m'occuper de ma cousine atteinte du syndrome d'Asperger sans que je manque les activités du midi.

Nous quittons les classes d'adaptation scolaire pour nous rendre dans le bloc sportif. Dès que nous entrons dans le couloir, une odeur de chlore flotte dans l'air. Nous croisons le concierge qui lave le plancher, ce qui ajoute un parfum de désinfectant. En passant devant les portes battantes du vestiaire des filles, j'aperçois un reflet dans le hublot. Je me tourne légèrement pour mieux regarder, mais il n'y a rien. Je suis sûrement trop nerveuse à cause de cette histoire de rôdeur.

– Cass, t'as vu quelque chose ?

Comme ma cousine marche en fixant le sol, elle n'a probablement rien aperçu.

– Quelque chose brille par terre, Alice. Quelqu'un a peut-être perdu une bague ?

Cass se penche vers le plancher. Elle tend la main pour ramasser sur le sol un morceau de métal rond.

– Ah, c'est pas une bague, ça, dit Cassandra.

Je n'en reviens pas: c'est encore un écrou! Il est plus gros que celui que j'ai trouvé ce matin à la maison.

– Alice, tu fais une drôle de tête, me dit ma cousine.

– Ah, non, ce n'est rien. C'est une grosse pièce, c'est tout.

Nous arrivons enfin au gymnase et nous mangeons en silence, en observant la pratique. Rose est vraiment bonne et marque presque chaque fois qu'elle tire vers le panier.

À la fin de l'heure du dîner, je raccompagne ma cousine à sa classe. Des garçons rient de sa démarche un peu hésitante.

– Tu marches bizarrement. Tu penses qu'on est sur un bateau?

Je ne vais pas les laisser commenter son état sans rien faire. Je m'arrête et je me tourne vers eux:

– Va t'acheter une vie si t'es pas content!

Ils rougissent et s'en vont. Cass me remercie de l'avoir défendue. Je lui réponds:

– Ensemble, on est invincibles, je te l'ai déjà dit. C'est ce que grand-père répète tout le temps: restez en famille et rien ne pourra vous arriver.

Nous nous rendons à sa classe et, avant que je la quitte, elle me dit :

– J'ai déjà hâte à dimanche pour la super fête de grand-papa.

Je lui souris et je repars en portant la main à ma poche.

À l'intérieur, il y a le deuxième écrou à croiser mon chemin depuis ce matin. Je n'ai pas l'impression que c'est normal.

Une inscription suspecte

C'est la pause entre les deux cours de l'après-midi. Cette récréation est assez longue pour qu'on puisse aller dehors.

Même si l'automne commence à être frais, c'est presque toute la polyvalente qui sort respirer de l'air pur.

– Alice, qu'est-ce que tu fais ?

– Je vous rejoins dehors dans deux minutes.

Je me dirige vers la salle de bain. Il y en a plusieurs dans l'école, mais j'apprécie celle située près de l'escalier nord. C'est probablement la moins fréquentée, et j'y suis tranquille. Je n'aime pas quand il y a plusieurs personnes dans les cabines autour de moi.

Quand je pousse la porte, un grésillement électrique m'accueille. Le bruit est accompagné d'une baisse de tension dans les néons, mais l'éclairage redevient vite normal.

C'est toujours comme ça ici. J'imagine que c'est parce que personne ne fait le détour jusque-là pour aller aux toilettes.

Je m'assois sur la cuvette de la première cabine.

Il fait froid dans cette salle, et le silence est profond. Sur la porte refermée se trouvent quelques graffitis obscènes. Je vois aussi des numéros de téléphone et des pseudos pour communiquer sur différentes applications sociales. Je ne comprends pas pourquoi certaines personnes perdent leur temps à salir ainsi le matériel. Mon père est toujours victime de vandalisme sur les murs de ses usines, et ça le fâche beaucoup. Il passe tellement de temps au travail qu'il est très attaché à tout ce qu'il possède.

Je tends la main pour prendre une feuille de papier quand les lumières de la salle s'éteignent.

L'instant d'après, j'entends un grincement strident. C'est comme si quelqu'un essayait de rayer la céramique du plancher.

Je me retiens de crier, car je ne veux pas dévoiler ma présence. J'entends le bruit d'une respiration et des pas sur le carrelage.

Une odeur nouvelle apparaît : quelqu'un écrit avec un crayon-feutre indélébile.

Je me retiens d'inspirer pour éviter de me faire repérer. Bientôt, j'entends la porte de la salle de bain s'ouvrir.

Les lumières reviennent.

Je me relève et je me rhabille.

Je sors de la cabine et je m'arrête.

Un message est écrit sur le comptoir, entre les lavabos.

J'ai hâte de te rencontrer, Alice.

Cette fois, je n'ai aucune retenue. Je hurle.



6

L'ombre dans le miroir

Je panique. Ce message s'adresse à moi ! Il n'était pas là quand je suis entrée, il a été écrit pendant que les lumières étaient éteintes.

Je m'immobilise face au miroir. J'ai l'impression de voir flotter un visage de garçon devant mon reflet. Le grésillement électrique revient. La lumière des néons fluctue. L'apparition s'efface. Il ne reste que mon visage, affolé, qui me fixe dans la glace.

Paniquée, je sors de la salle en vitesse en tentant de me convaincre que rien de tout cela ne s'est produit.

Je heurte presque le nouveau concierge, qui se trouve près de la porte, une vadrouille à la main.

— Attention, c'est glissant, dit-il.

Je ne réponds pas. Je marche le plus vite possible. Il y a beaucoup d'élèves dans le corridor : la pause est-elle déjà terminée ? Quand j'arrive dans la salle des casiers, je réalise que c'est le cas. J'ai été aux toilettes pendant toute la récréation sans m'en rendre compte.

– Ça t'en a pris, du temps ! Et tu en fais, une tête ! On dirait que tu as vu un fantôme ! me lance Rose à la blague.

Je pense que je ne suis pas très cohérente dans mon explication, car elle me fixe avec curiosité. Je décide de la tirer par le bras pour l'amener avec moi. Je suis toujours sous le choc en arrivant devant la salle de bain.

– Rose, tu ne me croiras pas. J'étais sur la toilette, et la lumière s'est éteinte. J'ai entendu un bruit. Quand l'éclairage est revenu, il y avait une inscription sur le comptoir avec mon nom !

– Comme si on t'avait suivie pour te faire peur ?

– Ça a duré quelques secondes, mais je te jure que c'est ce qui s'est passé. J'ai vu un visage dans le miroir, mais il n'y avait personne. Pourtant, quelqu'un a écrit : « J'ai hâte de te rencontrer, Alice. »

En observant le visage de ma meilleure amie, je comprends que je ne l'ai pas convaincue. Je prends mon courage à deux mains et je pousse la porte.

– Vas-y, Rose. Entre, tu verras.

Sceptique, mon amie m'écoute.

– Il n'y a aucun message. Le comptoir est blanc comme s'il venait d'être nettoyé.

– Quoi ?

– Ton nom n'est pas là. Il n'y a pas de phrase. T'es certaine que tu as bien vu ?

– Je ne suis pas folle, quand même !

Mon amie me regarde comme si je lui faisais une blague et qu'elle ne me croyait pas.

– T'as imaginé ça, Alice.

– J'étais certaine...

– Vite, il faut se rendre en classe pour la dernière période.

Pendant tout le cours, je me demande si j'ai halluciné. Je me suis peut-être endormie sur la toilette ? Pourtant, ce n'est pas l'impression que j'ai eue. Et je ne trouve pas ça rassurant.

Une exploration stressante

La cloche sonne et indique la fin des cours. Tout le monde se précipite aux casiers, mais moi, je ne suis pas si pressée de partir. Comme je prends l'auto-bus de ville pour me rendre à la résidence de mon grand-père, j'ai une dizaine de minutes devant moi.

Plutôt que de me rendre à la salle des cases, je me dirige plutôt vers les toilettes où s'est déroulé l'incident de ce matin.

C'est ma routine quand je me rends chez Anatole. Aujourd'hui, ma motivation est aussi que je veux en avoir le cœur net.

Je suis seule dans le corridor quand j'arrive devant la porte. Je pose la main sur le revêtement et j'hésite à entrer.

J'ai peur qu'un événement étrange se produise de nouveau. Pourtant, mon besoin de revoir cet endroit est plus fort que mes angoisses.

Si j'attends avant de revenir ici, je ne pourrai plus jamais utiliser cette toilette. J'aurai toujours peur de franchir la porte.

Je ferais mieux d'affronter tout de suite ma crainte.

Je pousse la porte, qui grince sur ses gonds. Les néons sont éteints, mais je trouve rapidement l'interrupteur. La lumière blanche qui éclaire la salle me laisse voir le comptoir, immaculé.

Il n'y a réellement aucune trace d'un quelconque message. Je m'avance pour me placer là où j'étais quand je l'ai vu.

En observant de plus près, on voit bien que le revêtement, près du lavabo central, a été frotté.

Je lève le regard vers le miroir. J'y ai aperçu un visage flotter près du mien. En ce moment, je vois seulement la porte de la cabine de toilette attenante à celle que j'ai utilisée ce matin.

Je me retourne et j'entre dans ce cabinet. Tout est normal. Je me retourne vers le miroir, pour analyser mon reflet.

Ça concorde ! Le visage que j'ai vu était celui d'un garçon qui se serait caché derrière la porte quand la lumière s'est éteinte. Le temps que je revienne avec Rose, il était parti.

Je remarque, sur le mur de la cabine, plusieurs graffitis à demi effacés, mais un plus récent me saute aux yeux.

ÇA NE FAIT QUE COMMENCER.

Ma montre sonne : c'est l'heure d'aller prendre l'autobus. Je sors de la salle des toilettes sans savoir si je suis rassurée, finalement.